

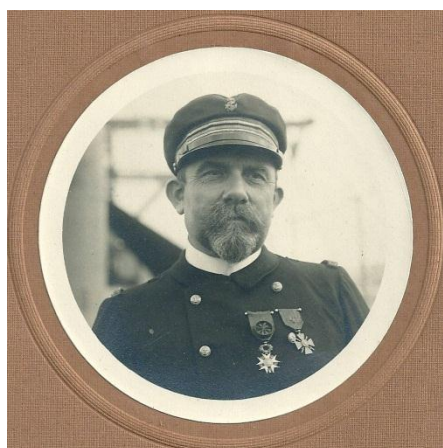
## RÉFLEXION SUR L'HÉROÏSME : LE CAS DE L'AMIRAL GUÉPRATTE

Rémi MONAQUE

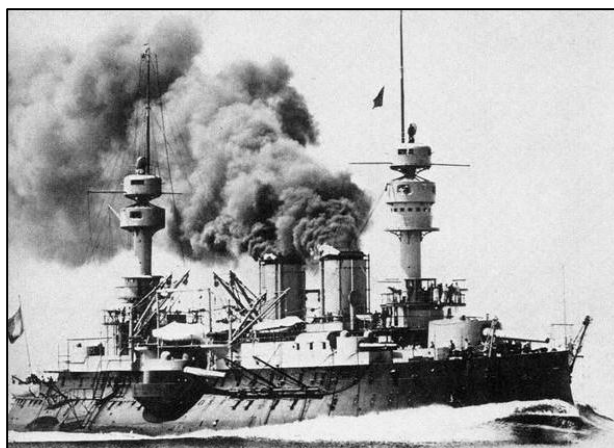
J'ai mis à profit les deux confinements de l'an dernier pour dépouiller l'immense correspondance échangée entre mes grands-parents paternels pendant la Grande Guerre et retrouvée fortuitement par une cousine à l'occasion d'un déménagement. Mon grand-père Léon Monaque, capitaine de frégate au début de la guerre, navigue sans interruption en Méditerranée de juillet 1914 à juin 1918, alternant les postes de second et de commandant sur quatre unités différentes. Il écrit pratiquement tous les jours à ma grand-mère et j'ai la très agréable surprise de constater que, malgré la censure et les consignes de discrétion du temps de guerre, il s'exprime sans beaucoup de contraintes, se permettant même souvent d'entrer dans le détail des opérations de guerre qu'il a vécues. À l'été 1914, Léon Monaque est commandant en second du *Jauréguiberry*, vieux cuirassé de 12 000 tonnes lancé en 1893. Après avoir participé à des missions d'escorte et de patrouille en Méditerranée occidentale puis sur les côtes syriennes, le *Jauré*, comme on l'appelle affectueusement dans toute la marine, est désigné à la fin du mois de mars pour renforcer l'escadre des Dardanelles qui vient de subir de lourdes pertes lors de la tentative de forçement des détroits du 18 mars. Un cuirassé, le *Bouvet*, a été coulé, entraînant dans la mort la quasi totalité de son équipage, deux autres, le *Suffren* et le *Gaulois*, ont été durement touchés et mis hors de combat. Le 1<sup>er</sup> avril, en rade de Moudros, dans l'île de Ténédos, l'amiral Guépratte monte à bord pour la première fois sur un bâtiment qui portera sa marque pendant près de deux mois. À compter de cette date, les lettres de mon aïeul décrivent avec force détails le comportement du grand chef. Cette lecture a provoqué chez moi des sentiments divers :

- un franc amusement devant la cocasserie des scènes rapportées,
- la gêne de voir mise en cause la gloire d'un des très rares amiraux de la Grande Guerre présent encore dans la mémoire collective et dont une de nos fières frégates porte aujourd'hui le nom.
- une interrogation sur ce qui justifie la gloire militaire dont on honore certains personnages.

Je vous propose de partager avec moi ces trois séries d'impressions et de réflexions.



Léon Monaque



Le *Jauréguiberry*

## **L'amiral Guépratte à bord du *Jauréguiberry***

Voici la transcription complète des passages où Léon Monaque évoque pour sa femme la présence de l'amiral.

1<sup>er</sup> avril 1915

« La prise de contact a été bonne. Le *Charlemagne* est parti à 9 heures pour Malte quand l'amiral (Guépratte) l'a quitté.

En arrivant à bord, il a fait quantité de saluts, est passé partout, interrogeant, redemandant les noms, resaluant, reresaluant et faisant la joie de tous les hommes. Le factionnaire, avec la hallebarde, l'a plongé dans le ravissement, pour un peu il aurait acheté un bâton de chocolat à la coopérative.

Les appartements l'ont enchanté, il ne s'attendait pas à les trouver aussi bien.

Les hommes l'examinent avec intérêt et le saluent pour se faire saluer eux-mêmes de ce geste large que tu connais. »

2 avril

« L'amiral m'a invité à déjeuner avec lui pour dimanche, si nous sommes encore ici. Cet homme est vraiment extravagant. Il va partout dans le bâtiment et ne peut se tenir à sa place.

Je vous amuserais si je pouvais vous conter ma conversation de ce soir avec lui, au sujet de l'arrivée dans son somptueux salon par le magnifique escalier qui donne sur le bureau qu'on peut isoler au moyen de la splendide portière en damas de soie, tandis que l'entrée par la batterie est mesquine et étriquée [...] Je me serais administré des coups de botte dans le derrière, tellement je me trouvais grotesque d'employer de pareils termes. Et j'étais encore bien au-dessous de son diapason. Enfin, c'est par trop ridicule.

Aujourd'hui, vendredi saint, il est allé dîner en grand tralala sur l'*Askold* (croiseur russe) et c'est lui qui avait fixé le jour, oubliant sûrement quel jour c'était, car il a paru surpris quand je lui ai dit que nous étions au vendredi saint. »

Ténédos, 4 avril au soir

« L'amiral continue à faire la joie de l'équipage qui vient l'admirer à chaque instant. Il est d'ailleurs tout à fait extravagant. »

6 avril

« Tout le monde est bien calme. L'amiral est venu hier faire le tour du bâtiment, et s'est fort intéressé à tout ce qu'on lui a montré.

Pendant le déjeuner d'hier, notre chef a été très aimable, cherchant manifestement à nous plaire. [...]

Nous appareillerons jeudi, mais nous reviendrons jeudi soir ou vendredi matin afin que l'amiral puisse voir les généraux qui seront alors ici. »

7 avril

« La situation se tasse à bord. L'amiral est assez supportable, à la condition de flatter sa manie d'orgueil et de protocole. »

8 avril

« Temps splendide, mer calme. L'amiral et ses aides de camp sont enchantés du *Jauréguiberry* qu'ils comparent à un yacht. »

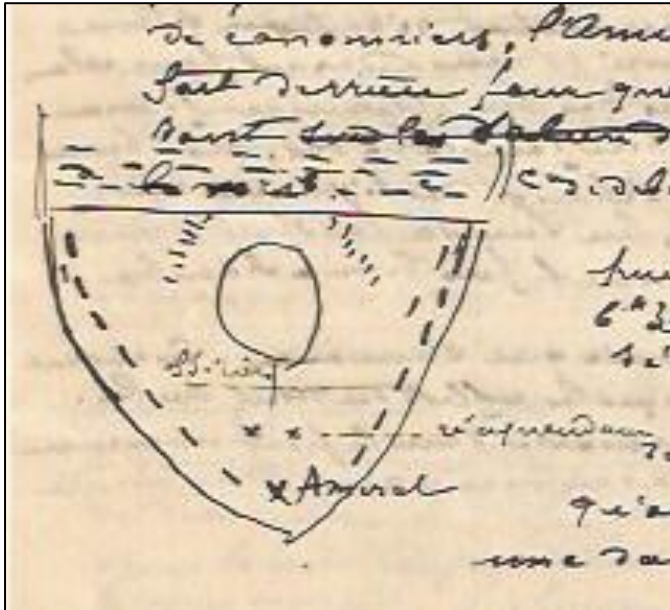
13 avril

« L'amiral est toujours aussi extraordinaire, très bavard, toujours dehors et saluant sans cesse. C'est une vraie comédie qui dure de 10 heures du matin à minuit.

16 avril

« Le général d'Amade est arrivé cet après-midi et il est venu nous voir à bord. Il a longuement conféré avec l'amiral, puis est allé voir le général anglais. Il a vraiment une belle tête de soldat. »

17 avril



« Ce matin, décoration de notre premier maître électricien. L'amiral en fait une affaire extraordinaire ! Pompe inouïe, protocole minutieux, "me faire voir par le plus grand nombre de gens possible, défilé indispensable", voilà le résumé de sa conversation d'hier soir. Tu sais combien il est difficile de circuler sur le *Jauré* en raison des différences de niveau de la plage et du pont, comme aussi des étranglements causés par les tourelles. Mais ça ne fait rien. Après moult palabres dans lesquels le commandant intervenait plutôt [...] pas adroitement, il a été décidé

qu'on décorerait sur la plage arrière devant les deux compagnies de canonniers, l'amiral étant tout à l'arrière pour que les gens qui se masseraient sur le salon de l'amiral en a b c puissent voir le grand chef.

6 h 30 du soir, je reprends mon récit, ayant été interrompu. Les décorations ont été remises. Je ne croyais pas qu'on pouvait arriver à une dose d'orgueil semblable à celle de notre amiral.

Il est passé sur le front des compagnies et a procédé à la remise des décorations. D'une voix tonitruante il a commandé : Ouvrrrrrez... le... bannnnnnn (ban) Premier... maître... François... Camy etc.

Fermez .... Le ... bannnnnn (ban).

Juste à ce moment une musique de bâtiment anglais s'est mise à jouer *La Marseillaise*.

"Attendez, s'est-il écrié. Regardez tous le bâtiment allié et saluez." Lui-même était au port du sabre, se présentant de son mieux, s'enflant, le regard illuminé.

À *La Marseillaise* a succédé, et sans interruption, un air à faire danser les ours... Et nous restions toujours au port du sabre...

Enfin les Anglais se sont tus. L'amiral a alors salué largement du sabre [...] des gens qui ne le regardaient pas, [...] et est revenu à son récipiendaire qu'il avait abandonné. Puis a eu lieu le défilé au pied du balcon situé dans le mât arrière. Et là encore il a plastronné de son mieux.

Les hommes viennent le voir passer et il les trouve admirables. Quel type !! »



Les premiers prisonniers turcs à bord du *Jauréguiberry*.

Dans ses lettres des 27, 28 et 29 avril, Léon Monaque raconte avec force détails les événements survenus du 24 au 26 avril. Les troupes françaises ont débarqué à Koum Kalé, sur la rive asiatique du détroit. Le *Jauréguiberry*, épaulé par le cuirassé garde-côte *Henri IV*, a muselé les défenses turques et organisé le soutien des troupes à terre. Le corps de débarquement et des équipes médicales ont été mis à terre, des prisonniers turcs ont été évacués puis le rembarquement prévu des

troupes s'est effectué dans de bonnes conditions. L'opération n'était, en effet, qu'une simple diversion exécutée alors que le débarquement des troupes britanniques se faisait dans la presqu'île de Gallipoli. Pendant ces journées décisives, la présence et l'action de l'amiral Guépratte ne font l'objet d'aucune remarque.

30 avril

« L'amiral est rentré à neuf heures 1/2 du soir. Il a encore fait son apparition à terre sous le salut des marmites. Il nous a rapporté de bonnes nouvelles. Les généraux sont satisfaits des résultats acquis. »

Dardanelles, 2 mai

« Si on savait utiliser toutes les bonnes volontés et toutes les énergies, que de bonne besogne on ferait. Malheureusement notre chef [l'amiral Guépratte] manque [...] de tête. Il parade sans cesse, ne pense qu'à cela et le reste va comme on peut le faire aller. Mais je compte avant tout sur le Bon Dieu. »



L'amiral Guépratte et le général d'Amade

Dans une très longue lettre datée du 5 mai, Léon raconte les événements survenus durant les deux derniers jours. À la demande du général d'Amade, le corps de débarquement du *Jauréguiberry* a été mis à terre pour soutenir le moral des troupes alors en grande difficulté. Puis le *Jauré* s'est approché à faible

distance de la ligne de front (3 000 mètres) pour fournir l'appui de son artillerie légère aux troupes alliées. Au cours de cette action, le cuirassé a subi le tir plongeant d'une batterie turque dont un projectile a pénétré et éclaté dans les appartements de l'amiral. Laissons la parole à Léon accouru sur les lieux du sinistre : « De la fumée, l'odeur de la poudre, mais pas de flammes. Je vais vite, de l'avant à l'arrière dans la batterie des hommes et arrive à tribord derrière, j'aperçois une brèche dans le salon de l'amiral. Pas d'incendie et Dieu soit loué, aucun blessé, pas même l'amiral qui était encore dans sa chambre à coucher et qui a vu des éclats venir jusqu'à un mètre de lui lacérer la redingote qu'il allait mettre. [...] L'amiral a été un peu ahuri et il ne veut plus nous faire venir si près. » Notons que, alors que le bâtiment était aux postes de combat, Guépratte se trouvait dans sa chambre et faillit connaître une mort peu glorieuse. Il ne l'aurait pas supporté !

Moudros, 10 mai 1915

« Nous allons quitter Ténédos à 1 heure du soir pour aller aux Dardanelles reprendre notre poste. Nous avons repris ici des munitions arrivées par la *Seine* (transport lancé en 1913). L'équipage a pu enfin dormir une nuit complète. Il aurait pu en avoir deux autres semblables si notre amiral n'était pas aussi f... fantaisiste. En vérité on aimerait mieux avoir un chef plus pondéré. Il cherche la popularité, mais ne réfléchit pas assez et ne ménage pas ses hommes. [...]

Tout le monde est en l'air, de par l'amiral, pour se faire cinématographier par le représentant de Gaumont. Avoue que cela ne manque pas de... ridicule. »

Imbros, Cap Képhalé, 13 mai 1915

« Aujourd'hui nous sommes au repos. Et nous respirons doublement de ne plus avoir l'amiral parmi nous. Il est parti hier soir à 6 heures après être allé faire visite dans les carrés. Il a harangué l'équipage et a terminé son discours par le cri de "Vive la France" (ce qui était très bien) suivi de celui de "Vive la République" qui n'avait rien à faire dans la circonstance. »

La République, perçue alors comme violemment anticléricale, n'était pas en odeur de sainteté chez ce grand-père très croyant.

Dardanelles, le 17 mai 1915

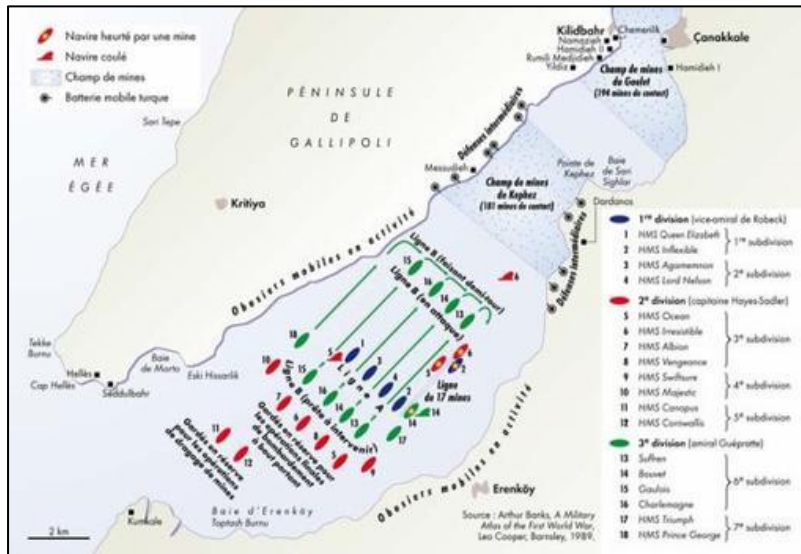
« Nous attendons le vice-amiral Nicol le 21 et nous bénissons le ciel de cette désignation car notre chef actuel manquait vraiment de pondération. Il ne se rendait vraiment pas compte de ce qu'il demandait et nous aurait mené, sans s'en douter peut-être, aux pires catastrophes, suivant son collègue anglais qui est aussi peu pondéré que lui. »

19 mai

« Nous sommes encore restés ici ce matin. Comme le temps n'était pas très dégagé nous avons hissé nos embarcations. Dans ces conditions, la vie est un peu monotone et on se prend presque à s'étonner de ne plus entendre l'amiral circuler dans le bateau. On ne s'en plaint pas d'ailleurs, pas même les hommes qu'amusaient ses bavardages, car au moins ils peuvent jouir d'un repos auquel ils n'étaient plus habitués. »

## L'amiral Guépratte et l'histoire officielle

Guépratte est pourtant resté dans l'histoire comme le héros des Dardanelles et a mérité des Britanniques le surnom flatteur de *fire eater*, le mangeur de feu. Sa journée de gloire est sans conteste le 18 mars 1915. Ce jour là, après de longues tergiversations, le commandement allié ordonne à l'escadre franco-britannique de forcer le passage du détroit alors que les forts turcs des deux rives n'ont pu être réduits au silence et que les tentatives de dragage faites pour éliminer les mines à orin qui infestent notamment les approches du passage resserré de Tchanak ont été des échecs.



Le plan britannique, élaboré par l'amiral de Robeck qui commande en chef la force alliée, consiste à utiliser ses quatre unités les plus puissantes et les plus modernes (cuirassés ou croiseurs de bataille) pour bombarder à grande distance les positions turques tandis que deux divisions de vieux cuirassés, une française et une anglaise, s'approcheront

successivement des forts, stopperont et les accableront à plus courte distance de tous leurs canons. Robeck avait-il conscience du danger mortel qu'il faisait ainsi courir à des navires immobilisés à courte distance d'une puissante artillerie dont les positions n'étaient pas toutes connues ? Dans sa collection « Marins à la bataille », Paul Chack raconte<sup>1</sup> dans les détails, après avoir fait manifestement une enquête approfondie auprès des combattants, comment s'est déroulée la tragédie qui envoya par le fond trois cuirassés et en avarie gravement quatre autres.

Guépratte a demandé et obtenu de Robeck l'honneur pour les Français d'être les premiers à pénétrer profondément dans le détroit. Il a divisé sa division de quatre cuirassés en deux sections chargée l'une de la rive asiatique (*Suffren, Bouvet*), l'autre de la rive européenne (*Gaulois, Charlemagne*). Les dispositions prises par l'amiral semblent assez étranges. Il a prévu que le navire de tête de chaque section se rendrait seul au point de tir choisi, stopperait puis ouvrirait le feu tout en se laissant dériver vers la sortie. Pendant ce temps son sectionnaire, resté plus au large, engagerait des objectifs secondaires avant de relever son coéquipier. Une sorte de double noria était ainsi organisée au cours de laquelle les quatre cuirassés se retrouvaient en permanence stoppés ou à faible vitesse sous le feu de l'ennemi alors que deux seulement étaient en position d'agir efficacement sur les principales batteries turques. Une contrainte particulière pesait en outre sur les vieux cuirassés français. Leur dotation en munitions comprenait deux catégories d'obus : les uns en acier, dits de semi-rupture, sont efficaces contre des objectifs très protégés, les autres en fonte,

<sup>1</sup> CHACK (Paul), *Des Dardanelles aux brumes du Nord*, Éditions de France, Paris 1937.

possèdent une forte charge explosive mais sont incapables de démanteler des fortifications<sup>2</sup>. Guépratte a pris la décision de rassembler tous les obus d'une même catégorie dans les soutes du même bord. Cette mesure permet de disposer de l'ensemble de la dotation en obus d'acier sans avoir à interrompre le tir mais condamne les bâtiments à ne pouvoir efficacement ouvrir le feu que d'un seul bord. Nous en verrons bientôt les conséquences.

Voici comment peut se résumer l'action de la division française. À midi parvient sur le *Suffren* l'ordre d'engager le combat et donc de s'en prendre aux formidables ouvrages qui défendent l'étranglement de Tchanaak. Guépratte, conformément au plan prévu, fait alors avancer ses deux sections de cuirassés qui exécutent leur mouvement de noria sous un feu violent et encaissent des multiples coups. À 13 h 37, la division française, très malmenée, reçoit l'ordre de se retirer pour laisser la place à la division des vieux cuirassés britanniques. Au cours de ce retrait, le *Bouvet* heurte une mine et coule en 55 secondes entraînant dans la mort le commandant, 26 officiers et 619 membres de l'équipage. De son côté, le *Gaulois* qui, à l'extrême fin de son engagement, a été touché une nouvelle fois (par deux obus), se rend compte qu'il a une gravissime voie d'eau à l'avant. Son commandant, le capitaine de vaisseau Biard, parvient presque miraculeusement à le faire sortir du détroit et à l'échouer à une vingtaine de kilomètres dans le sud-ouest de la sortie, près de Trepano dans l'île aux Lapins.

Sans entrer davantage dans les détails, examinons maintenant quel fut le comportement de Guépratte tout au long de ce combat célèbre où la tonalité générale de la conduite des acteurs fut profondément chevaleresque. Il est difficile de ne pas évoquer à ce propos les sous-lieutenants sortant de Saint-Cyr et montant à l'assaut à la tête de leur section en casoar et gants blancs. Le même esprit sembla avoir régné dans la marine en cette occasion où pour la première fois une escadre française affrontait l'ennemi.

Pendant la phase d'approche du détroit, les 18 musiciens de l'amiral et 32 chanteurs volontaires ont été rassemblés sur la plage arrière du *Suffren*. Comme pour défier les canons turcs de la rive asiatique qui ont déjà ouvert le feu, ils interprètent *La Marseillaise* suivie d'autres chants patriotiques. Ce n'est qu'au moment où l'équipage est rappelé aux postes de combat que le concert s'achève.

Alors que les norias des deux sections françaises ont déjà commencé, le cuirassé anglais *Agamemnon* passe entre le *Suffren* et le *Bouvet* tout deux stoppés. Il s'excuse aussitôt très courtoisement d'avoir coupé la ligne française, pratique jugée injurieuse en temps de paix dans toutes les marines du monde mais bien excusable dans un pareil combat.

Lors de sa dernière passe de tir, le *Suffren*, très gravement touché par plusieurs obus, se trouve incapable d'utiliser son artillerie bâbord. Nous avons vu que les canons de tribord sont approvisionnés en obus de fonte impropres à détruire des fortifications et dangereux pour leurs utilisateurs. Voici les mots que Paul Chack met dans la bouche de Guépratte apprenant la nouvelle : « Très bien messieurs, je vous remercie de vos précieux renseignements. Mais lorsque des bateaux français sont,

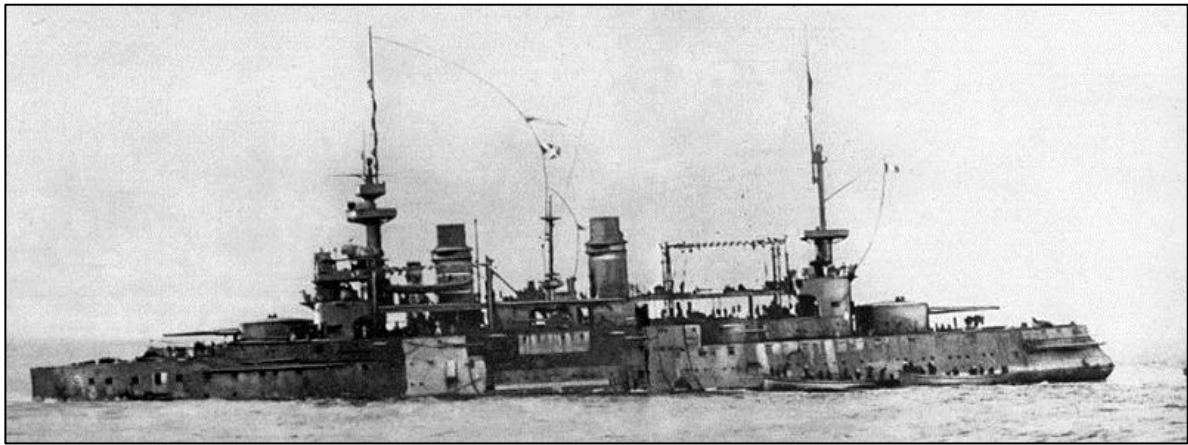
---

<sup>2</sup>Paul Chack les qualifie d'obus porcelaine, estimant qu'ils sont surtout dangereux pour ceux qui les envoient car ils éclatent souvent prématurément au sortir ou même dans l'âme de la pièce. Cette assertion est confirmée par un livre de Sauvair Jourdan, *La Marine de guerre*, paru aux éditions Vuibert en 1910. Je remercie vivement ici notre confrère Benoit Perthuisot d'avoir éclairé ma lanterne sur les différents types de munitions utilisés pendant la Grande Guerre.

comme aujourd'hui les miens, au poste d'honneur, ils y restent et sombrent sur place s'il le faut, sans lâcher pied. Nous nous battons par tribord avec les projectiles que nous avons, même s'ils ne doivent faire aucun mal à l'ennemi. » L'amiral est donc prêt à sacrifier quelques centaines d'homme et un cuirassé seulement pour l'honneur de ne pas abandonner le combat.

Lorsque le *Bouvet* reçoit, comme les trois autres cuirassés français, l'ordre de se retirer du champ de bataille, son commandant, l'héroïque capitaine de vaisseau Rageot de La Touche, feint, tel Nelson à Copenhague, de ne pas avoir vu le signal et poursuit son tir. Il n'obtempère que lorsque son amiral, à bord du *Suffren*, fait demi-tour et vient le chercher, passant, dit Paul Chack, à moins de trente mètres du cuirassé rétif qui n'a plus que quelques minutes à vivre avant de sauter sur une mine. Le commandant du *Bouvet* aurait pu figurer au nombre des rares survivants mais préféra s'engloutir avec la très grande majorité de son équipage.

Enfin, pour couronner ce florilège d'actions chevaleresques, voici, dans ses détails, le comportement de Guépratte lorsqu'il apprend que le *Gaulois* a été durement touché.



Le *Gaulois* durement touché

L'amiral estime que sa place est à bord du navire en perdition. Toutes les embarcations du *Suffren* ayant été détruites dans le combat, il prend place dans une vedette anglaise qui cingle vers le *Gaulois* dont l'avant s'enfonce profondément alors que ses hélices commencent à émerger. Sur le navire agonisant les timoniers font toujours bonne veille et signalent au commandant l'approche de l'amiral. Mais laissons la parole à Paul Chack :

« Garde à vous à tribord !

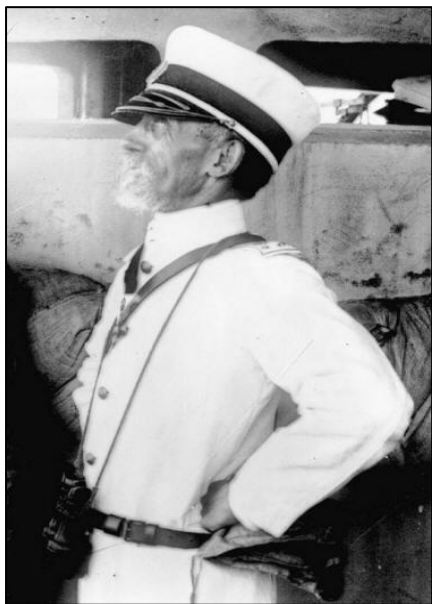
Le clairon rappelle l'équipage du côté où l'amiral va accoster. Comme en temps de paix, comme lors d'une visite officielle en pleine rade, tous les hommes se sont alignés immobiles, sur le bateau qui sombre. À l'instant que Guépratte paraît en haut de l'échelle, la garde, baïonnette au canon, présente les armes, tandis que résonnent les notes de la sonnerie des contre-amiraux et qu'à la coupée le capitaine de vaisseau Biard reçoit son chef.

Ce luxe de politesse en un tel moment a, paraît-il, fait l'admiration des Anglais ... »

Admiration ? Je pense plutôt stupéfaction et pour ma part c'est l'indignation qui domine. Comment un officier général peut-il être assez imbu de lui-même pour venir imposer sa présence et tout le cérémonial qu'elle entraîne, à un commandant qui lutte pour sauver son bateau ?



Après cette journée terrible et l'abandon du projet de forçement des Dardanelles sans le concours de forces terrestres, le gouvernement et le haut commandement naval ne pouvaient qu'exalter le sacrifice des marins français et l'héroïsme de leur chef. Guépratte fut maintenu à son poste. Ce n'est qu'après le débarquement des troupes alliées à Gallipoli, le 25 avril 1915, et sans doute en raison du plan de forçement des détroits présenté par l'amiral dans les premiers jours du mois de mai que fut prise la décision de coiffer Guépratte par un vice-amiral et de le rendre ainsi inoffensif. Guépratte, de concert avec Roger Keyes, le chef d'état-major de l'amiral de Robeck, avait conçu la folle entreprise de « forcer les passes dans des conditions mystérieuses et voilées à l'ennemi, c'est à dire à l'improviste et par une nuit sombre et sans lune ». Ce sont là les termes utilisés par Guépratte dans ses écrits ultérieurs<sup>3</sup>. Robeck avait transmis cette proposition aux deux gouvernements avec beaucoup de réticence et en montrant qu'il ne croyait pas à sa réussite et le plan avait bien sûr été rejeté. Le gouvernement français décida alors, sous prétexte d'un renforcement des



forces navales françaises aux Dardanelles, de nommer à leur tête un vice-amiral. L'amiral Nicol prit ses fonctions le 21 mai, ôtant tout initiative à Guépratte qui resta quelques temps en sous-ordre avant d'être débarqué au mois de juin. Mise à pied opérée en douceur et avec les plus grands égards : Guépratte fut élevé au grade de commandeur dans la Légion d'honneur le 28 avril puis promu vice-amiral et nommé préfet maritime à Bizerte le 10 octobre.

Dans la marine, personne ne fut dupe et l'on comprit, qu'en dépit de son statut de héros, Guépratte ne recevrait jamais plus de commandement à la mer. Dans son dictionnaire des marins français, le très sage et très prudent Étienne Taillemite reconnaît que l'amiral était considéré « comme un casse-cou et un illuminé dangereux ».

### **Guépratte, un héros à la gloire usurpée ?**

Il ne suffit pas de faire preuve d'un courage physique et intellectuel hors de pair et d'accomplir avec intrépidité des actions spectaculaires pour mériter le titre de héros. Encore faut-il que les motifs qui animent le « candidat » à l'héroïsme soient altruistes et de nature à faire triompher une noble cause. Altruistes car certains personnages en mal de renommée peuvent être mus davantage par le souci de leur gloire personnelle que par la recherche d'un bien commun. Suffren ne confesse-t-il pas à sa bonne amie madame d'Alès dans une lettre<sup>4</sup> écrite de Brest avant son départ pour les Indes : « La moindre circonstance heureuse [en l'occurrence la mort de son chef direct !] peut me mettre à la tête d'une belle escadre et y acquérir de la gloire, cette fumée pour laquelle on fait tant de choses ». Justifiée par le triomphe des armes de la France dans des circonstances particulièrement difficiles, la gloire acquise par Suffren au cours de sa célèbre campagne ne s'envola pas en fumée. Comme le dit avec

<sup>3</sup> MERLE (Fernand), L'amiral Guépratte, Éditions de la Cité, 1988, page 84.

<sup>4</sup> Voir ma biographie de Suffren, page 182.

force l'amiral Castex, « au lieu d'être l'arriviste vulgaire, il [Suffren] sera l'homme le plus avide d'immortelle grandeur et d'impérissable gloire ».

Peut-on en dire autant de Guépratte ? Je pense que non. Ni son comportement héroïque, ni son intrépidité, pas même son panache ne parviennent à en faire un héros, car toutes ses actions semblent guidées par la recherche d'une gloire personnelle qui lui fait oublier tout bon sens dans la conception des opérations et tout souci de préserver les vies humaines.

Faut-il pour autant déboulonner la statue du grand homme ? Pourquoi le devrait-on ? Malgré ses faiblesses et ses ridicules, Guépratte incarnera toujours l'enthousiasme et le courage exemplaire d'un homme prêt à sacrifier sa vie au service de la patrie.

